

LA LITTÉRATURE COMME « SECULARISATION DU SACERDOCE »
(1750-1850)

Depuis que les religions positives, réduites presque partout à la langue morte du rituel, et aux vaines pratiques du culte, ont perdu leur action morale sur la direction des sociétés, cette action, le véritable sacerdoce, est dévolu aux écrivains et aux artistes qui savent parler aux intelligences de leur siècle le seul langage qu'elles pussent comprendre [...]. C'est tout simplement une, déterminée par une nouvelle disposition des esprits.

Dans ces propos que tient l'obscur rédacteur d'un petit journal en 1834¹, se trouve résumé avec acuité un trait essentiel de l'évolution du phénomène religieux dans la première moitié du XIX^e siècle. Voici exprimée la thèse qui sera au centre des quatre grands livres de Paul Bénichou². Mais avant lui, il est heureux que ce soit un contemporain obscur qui la soutienne, *dans son propre langage*, en peignant à fresque l'histoire spirituelle de son temps. Selon cet obscur petit journaliste, la crise des religions positives, le doute qui mine non seulement les institutions religieuses mais, pire, les croyances, c'est là l'événement majeur de ce fragment d'histoire sociale dont il se sent le contemporain : ce début du XIX^e siècle venant après l'époque « critique » des Lumières puis la tempête révolutionnaire. Après donc la ruine des Églises, sinon la mort des Dieux. Mais second élément de la thèse, cette crise se serait trouvée *compensée* en quelque sorte par l'aspiration de la littérature et de l'art à remplacer les pouvoirs spirituels déchus : sur le plan de la spiritualité mais surtout sur le plan du pouvoir politico-symbolique, de l'*auctoritas*. Face à une telle vacance du pouvoir spirituel, redoublée par une crise parallèle de la *potestas* depuis la mort de Napoléon (1821), la littérature aurait réussi ce miracle : prendre la relève, en opérant une « sécularisation du sacerdoce ». Admirable formule...

Après Claudon mais surtout *avec* Paul Bénichou, je me propose de suivre les formes successives qu'a pu prendre une telle « sécularisation du sacerdoce », par la littérature et en particulier par la poésie. Un *flash-back* remontera d'abord aux Lumières, et en viendra en plusieurs étapes à l'après 1830. C'est ce moment qui sera ici favorisé, car c'est celui où le « sacerdoce littéraire » se trouve investi par les « Mages » romantiques comme par les « Prophètes » humanitaires, mais où il tend aussi, assez vite, à devenir un slogan qui sonne vide, déjà l'objet de caricatures ; le moment aussi des premières analyses en termes d'histoire sociale du phénomène ; le moment enfin d'une crise du « sacerdoce littéraire » – et donc d'une mutation du rapport *littérature-religion* chez les écrivains de la génération du désenchantement et leurs successeurs.

¹ Article signé F. T. CL-N. dans *Le Petit Poucet*, juillet 1833, t. IV, p. 49. Cité par Paul Bénichou, *Le Temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 1977, p. 399. — Les formulations de cette idée sont fréquentes à cette époque. Voici celle qu'en donne Alexandre de Saint-Chéron dans son article intitulé « De la position sociale des artistes ». Avec pour arrière-fond cette exigence de philosophie de l'histoire qui a toujours été celle des saint-simoniens, ce texte a l'avantage de proposer une chronologie de l'ascension de la classe intellectuelle au pouvoir social, rendue possible par la dégénérescence des anciens pouvoirs : « C'est au milieu du xviii^e siècle que l'artiste, et surtout le poète, l'homme de lettres, commencent à s'élever avec indépendance au-dessus des gouvernements, de toutes les classes, de la société entière, et envahissent une influence dominante sur toute l'époque. Il est vrai, on les envoie à la Bastille, en exil; ils ne vivent encore que des pensions de cours, des gratifications des nobles et des financiers; mais peu importe ! À l'artiste la première place ! à l'artiste le pouvoir ! — C'est que toutes les anciennes puissances sont mortes. Le guerrier féodal a usé jusqu'à la garde la lame de son épée, dans ses combats à outrance contre le peuple et la royauté; la royauté elle-même s'est épuisée dans la lutte; elle expire d'impuissance et de débauche. Le prêtre ne sait plus parler de Dieu; Luther lui a ôté la parole sympathique avec la tiare : une pensée nouvelle est née, elle est née avec Luther; elle a grandi avec Bacon, Descartes, Spinoza; [...] la voilà souveraine du siècle, dans la personne d'un poète, de Voltaire ! — Non, jamais l'art par la poésie, le drame, le roman, par toutes les formes de la littérature, n'avaient [*sic*] encore exercé cette autorité dominante et universelle; jamais l'artiste n'était parvenu à cette influence populaire, qui le rendait le roi, le directeur de la société. Quand tous les vieux pouvoirs de l'église et de l'état n'en pouvaient plus, étaient méconnus, bafoués [*sic*], celui de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, embrassait la vie tout entière de leur époque, et la gouvernait » (*L'Artiste*, 2 septembre 1832, t. IV, p. 52).

² *Le Sacre de l'écrivain*, Corti, 1971. - *Le Temps des prophètes*, Gallimard, 1977. - *Les Mages romantiques*, Gallimard, 1988. - *L'École du désenchantement*, Gallimard, 1992.

Si l'on regarde les choses de Sirius, ce sont en fait plusieurs formes distinctes de « sécularisation du sacerdoce » qui se sont succédées en ce siècle à cheval qui va des débuts de l'*Encyclopédie* (1751) aux révolutions de 1848. Dans une première forme, longtemps rémanente, la sécularisation du sacerdoce, ce sont d'abord les « philosophes » des secondes Lumières qui l'ont rêvée. Leur conscience de la fragilité des pouvoirs spirituels, oppressifs mais avouant leur fragilité par leur violence même, les pousse à revendiquer — à partir des années 60, soit donc après l'interdiction de l'*Encyclopédie* (1757) — une puissance sociale et symbolique forte pour celui qu'ils appellent avec une solennité nouvelle l'« Homme de lettres ». Juste rétribution, dit-on, de la toute nouvelle « influence » que les grands écrivains, les « génies », comme on commence à dire, exercent sur « l'opinion publique » (autre expression nouvelle). De la part des Thomas, des Chamfort, des Mercier, des La Harpe, des Malesherbes, des Rulhière, soit donc des principaux ordonnateurs du culte des « grands hommes », cela entraîne une redéfinition à nouveaux frais de la figure de l'Homme de lettres, mais aussi la mise en place d'un rituel, avec statues et éloges en langue de bois académique à l'appui. Et voici donc que l'« Homme de lettres citoyen »³, nouvelle idole, s'empresse de repousser dans un passé révolu le philosophe « honnête homme », spirituel et « sociable », mais surtout purement « critique », purement « analyseur » des premières Lumières. Voici aussi qu'il aspire à la responsabilité et la « dignité »⁴ et se pose sans détour comme seul pouvoir légitime. Vu la déconsidération croissante du prêtre et du « Despote », un premier « Sacre » alors a lieu, non du poète encore mais de cet « intellectuel », de ce « penseur » à la fois encyclopédique et militant qu'est l'« Homme de lettres ». Sacre dont le Panthéon consacré aux grands hommes auxquels la patrie se doit d'être reconnaissante, en lieu et place de l'église Sainte-Geneviève (1791), sera la consécration symbolique à l'issue de cette fin de siècle. Sacre au double sens du mot : consécration (le Panthéon en témoigne), mais aussi prise de pouvoir spirituel.

L'« Homme de lettres citoyen » ne prend pas encore pour autant des allures de « Prophète », ni de « Mage », ni de « Voyant » : l'ombre de Voltaire plane, qui éternellement se rit des contorsions de la Pythie, ironise sur la « fureur » et l'« enthousiasme ». Mais on a moins de scrupules à appliquer à l'Homme de lettres la pompe d'un langage religieux, aseptisé de toute allusion à un culte précis. « L'amour sacré du genre humain »⁵ domine celui qui « consacre » sa vie à la vérité. « Celui dont la main sacrée grave dans le cœur de l'homme le caractère primitif de la justice » doit refuser de « profaner une plume qui ne doit être consacrée qu'au bien public »⁶. Il faut « que chacune de ses paroles soit sacrée »⁷. C'est un véritable « sentiment religieux » qui le domine. Un peu étrangement, la philosophie devient même, sous la plume de Thomas, une occupation à laquelle « on se consacre aux pieds des autels »⁸. On dit communément que « l'état d'un vrai savant est une espèce de sacerdoce dont les fonctions sont d'éclairer les hommes »⁹. Et on va

³ Voir Antoine-Léonard Thomas, *Discours prononcé dans l'Académie française le jeudi 22 janvier 1767 à la réception de M. Thomas* [Discours dit « sur l'homme de lettres citoyen »], Paris, 1767.

⁴ Voir entre autres M. Doigni, *La Dignité des gens de lettres, pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie française en 1774*, Paris, Demanville, 1774.

⁵ Louis-Sébastien Mercier, *Le Bonheur des gens de lettres, Discours par M. Mercier*, Londres, et Paris, chez Cailleau, 1766. Je cite le texte d'après sa réédition dans les *Éloges et discours philosophiques qui ont concouru pour les prix de l'Académie Française, et de plusieurs autres académies, par l'auteur de l'ouvrage intitulé : L'an deux mille quatre cent quarante*, Amsterdam, 1776, p. 43.

⁶ *Ibid.*, p. 13 et p. 56.

⁷ Antoine-Léonard Thomas, *Essai sur les éloges*, in *Œuvres complètes de Thomas*, Paris, Desessart, 1802, t. IV, p. 187.

⁸ « L'amour de la vérité n'est plus dans son cœur un sentiment ordinaire ; c'est un sentiment religieux qui élève et remplit son âme. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reste de sa vie, les objets de ses pensées. Il se consacre à cette occupation au pied des autels. [...] Je crois l'entendre dire à Dieu : Ô Dieu, puisque tu m'as créé, je ne peux mourir sans avoir médité sur tes ouvrages », Antoine-Léonard Thomas, *Éloge de René Descartes*, discours qui a remporté le prix de l'Académie française en 1765, par M. Thomas, Paris, Regnard, 1765, p. 5.

⁹ Abbé des Houssayes, « De l'amitié entre gens de lettres », *Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen*, Rouen, 1766, p. 206.

jusqu'à représenter cet auguste fonctionnaire du divin sous les traits « d'un de ces grands prêtres qui, à la lueur du feu sacré, parlaient au peuple aux pieds de la statue de leur divinité »¹⁰.

Pourtant, malgré cette inflation d'emblèmes religieux, l'Homme de lettres sacralisé reste un prêtre laïc. Il emprunte son maintien au rituel des religions antiques plutôt qu'au culte catholique honni : primitivisme oblige. Ou bien il cherche hors du sanctuaire les figures d'autorité spirituelle qu'il invoque. Naturellement pédagogue, l'époque valorise la fonction éducative. : l'Homme de lettres sera donc un « précepteur du genre humain »¹¹, un « maître »¹² aux allures de Mentor. Mais aussi – déjà – un « Législateur ». Pour ennoblir ces augustes « substituts », on les invite à exercer les prérogatives des « premiers Législateurs ». N'ont-ils pas tous été « gens de lettres », se demande Garnier, en 1764¹³. Nous voici bien loin des dérisions des « Modernes » du début du siècle - que continue Voltaire - contre la lignée archaïque et infatuée des « prophètes » et des « poètes législateurs »¹⁴. Mais si l'on jette cette fois un œil vers le futur, loin également de ce que sera le sacre romantique du poète. Car ces « législateurs paisibles de la raison »¹⁵ sont bien différents des prophètes parias du romantisme. Au cœur de l'apostolat des mages romantiques, il y aura toujours, sommeillant, l'illégalité d'un révolté prométhéen ou d'un Satan déchu. Tout au contraire, l'Homme de lettres que sacralisent les secondes Lumières se veut un garant de l'Ordre. Sa fonction est de rappeler les « droits de la justice universelle ».

Les ordonnateurs du « culte des grands hommes »¹⁶ devinent l'avantage stratégique qu'il y a à détourner ainsi, au profit de ces nouveaux héros intellectuels, le prestige qui s'attache traditionnellement à la fable religieuse. Tout en gommant la part de l'irrationnel ainsi que le tragique de l'incarnation, ils tiennent à conserver la majesté convenue du modèle religieux. Au profit de la nouvelle idole, déjà se met en place ce processus de réappropriation *citoyenne* de la métaphore religieuse qui, sous la Révolution, mènera au culte de l'Être suprême. Ce vol de langage est aussi une *OPA* idéologique, qui extrait du religieux ce qui convient au nouvel idéal, abandonnant les scories.

*Chantres, Druides, Bardes et Scaldes*¹⁷

Si un tel modèle se perpétue jusqu'aux abords de 1830, chez des libéraux tels que Lacroix, Hilarion de Kératry ou même Senancour, s'il va revivre aussi de manière posthume dans le « culte des grands hommes » dont la III^e République fera sa religion nationale et laïque, traduisant en Lois les Bibles du romantisme humanitaire (Hugo, Michelet) et du positivisme (Littré, Claude Bernard, Auguste Comte), le traumatisme révolutionnaire entraîne dans un premier temps un

10 Antoine-Léonard Thomas, *Essai sur les éloges*, in *Œuvres complètes de Thomas*, Paris, Desessart, 1802, t. IV, p. 150.

11 Longueville, *Portrait de Jean-Jacques Rousseau en dix-huit lettres, qui présentent une courte analyse de ses principaux ouvrages, par Mr de Longueville, écrivain public*, Amsterdam et Paris, au Palais Royal, à la loge de l'auteur, 1779, p. 150.

12 Voir Chamfort, *Combien le génie des grands écrivains influe sur l'esprit de leur siècle* (1767), in *Œuvres*, Paris, Auguis, 1824-1825, t. I, p. 204.

13 « Les Loix doivent être regardées comme l'ouvrage des lettres, puisque les premiers Législateurs ont tous été gens de Lettres », Jean-Jacques Garnier, *L'Homme de lettres*, Paris, 1764, p. 145.

14 Dès les *Lettres philosophiques*, Voltaire démarque farouchement le philosophe du prophète : « Jamais philosophe ne s'est dit inspiré de Dieu ; car dès lors il eût cessé d'être Philosophe, et il eût fait le prophète. » Idée reprise dans le *Dictionnaire philosophique*, qui met sur le même plan prophètes et législateurs : « Le philosophe n'est point un enthousiaste, et il ne s'érige point en prophète, il ne se dit point inspiré des dieux ; ainsi je ne mettrai au rang des philosophes, ni l'ancien Zoroastre, ni Hermès, ni l'ancien Orphée, ni aucun de ces législateurs dont se vantaient les nations de la Chaldée, de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce. Ceux qui se disent enfants des dieux étaient les pères de l'imposture » (*Dictionnaire philosophique* [1765], éd. J. Benda et R. Naves, Paris, Garnier, 1961, p. 342).

15 Chamfort, *Combien le génie...*, *op. cit.*, t. I, p. 219.

16 Voir Thomas W. Gaetgens et Gregor Wedekind, [Le Culte des grands hommes : 1750-1850](#), Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009.

17 « En Europe, ce sont les Bardes, les Scaldes, qui chantent les amours et la beauté, qui célèbrent la valeur et la générosité des héros, qui révèlent aux peuples le sublime principe de l'immortalité de l'âme, le dogme social des peines et des récompenses », Jacques-Jean-Raymond Maurel, *De l'influence de la poésie sur le bonheur public et privé*, Paris, Blaise, 1814, p. 8.

profond changement des formes littéraires de la « sécularisation du sacerdoce ». *Mais sans interrompre le processus*. Accusés d'avoir fomenté la destruction de l'ordre social au lieu de le refonder, comme ils en rêvaient, les gens de lettres et les philosophes, ces prétendus prêtres laïques, sont voués aux gémonies par la pensée post-brumairienne. Bonald imité par le jeune Guizot les accuse d'avoir dangereusement ébranlé les assises spirituelles de l'ordre social au lieu d'en reconstruire un nouveau. Et, selon Dussault, ils sont forcés désormais de beaucoup en rabattre de leur prétentions au pouvoir spirituel¹⁸.

Avec Chateaubriand, on assiste à un retour du religieux au sens traditionnel. Mais pas question pourtant de mettre un terme à la vague de fond de sacralisation de la littérature. On se contente de changer le personnel littéraire censé exercer ce sacerdoce-là. C'est désormais du Poète et non plus de l'Homme de lettres qu'on attend des miracles, de spiritualité et de foi. Mais en le mettant, cette fois, *aux côtés* des desservants naturels du culte catholique, dont le blason est redoré par la remythologisation poétisante du christianisme, et non plus en face d'eux. Chateaubriand fait des artistes et de « ces hommes divins qui chantent les Dieux sur la lyre, et la félicité des peuples qui honorent les lois, la religion et les tombeaux » des « chantres de race divine »¹⁹. Des Chantres, ou encore des Druides, des Bardes, figures primitivistes tournées vers un âge d'or du religieux. Mais non encore des « Prophètes » porteurs d'une foi nouvelle. Poètes et prêtres à la fois, selon une métaphore réciproque, très contagieuse tout au long du ce premier demi-siècle.

La chance historique d'une telle mutation du sacerdoce de l'Homme de lettres en sacerdoce du Poète-chantre, c'est que, bien que marquée à l'origine de signes politiques réactionnaires, elle va transgresser les frontières idéologiques. Avant même que ne se fasse, à la fin de la Restauration, cette synthèse entre romantisme de droite et romantisme de gauche dont Paul Bénichou a eu raison de proposer le modèle, c'est dès les années 1804-1807 pendant lesquelles Mme de Staël écrit *Corinne* et fait ses voyages d'Allemagne et d'Italie qu'elle aussi change à la fois d'espace épistémologique de référence et de héros. Sans rompre vraiment avec ce qu'elle appelait en 1800 la « haute littérature » philosophique, elle met la poésie au sommet, en ayant à cœur de transférer sur le compte du poète – et mieux encore lorsqu'il se décline au féminin – la religiosité laïque épurée qu'elle avait d'abord versée au compte de l'écrivain philosophe, en plein accord avec les secondes Lumières.

« La poésie, l'amour, la religion »²⁰ : telle est la nouvelle trinité qu'elle instaure, avec l'idée que ce qui lie ces trois hypostases du divin, c'est leur double rapport à ce dieu intérieur, à ce « Dieu en nous » qu'est, selon l'étymologie, « l'enthousiasme ». Ce qui entraîne une redéfinition à la fois morale et mystique, et non plus intellectuelle ni esthétique, de la poésie, considérée non dans ses moyens propres mais dans ce qui la relie aux autres expériences d'enthousiasme : « [...] cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la religion dans les âmes solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes »²¹. De là l'utopie d'une communauté des enthousiasmes, colorée doublement, tant par les thèmes romantiques de l'énergie (les poètes sont « enfants du soleil »²² et « âmes de feu »²³), que par les ombres de la mélancolie : car *Corinne* est une « fille du soleil atteinte par des peines secrètes »²⁴.

¹⁸ « Il est certain d'ailleurs que la profession d'homme de lettres a perdu un peu de cette importance exagérée que la mode et l'engouement du dix-huitième siècle y avoient attachée : les gens de lettres ont fait tant de mal, qu'il n'est pas étonnant que le prestige qui les environnoit soit tombé », Jean-Joseph Dussault, « *La Henriade*, édition de 1806 », *Journal des Débats*, 3 janvier 1806, *Annales littéraires ou Choix chronologique des principaux articles* insérés par M. Dussault dans le « *Journal des Débats* », Paris, Maradan et Lenormant, 1818, t. II, p. 3.

¹⁹ *Génie du christianisme* (1802), éd. P. Reboul, Paris, G-F, 1966, t. I, p. 236.

²⁰ « La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin est en harmonie avec la nature ; et en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentiments de Juliette, je suis plus digne de Roméo », *Corinne* (1807), éd. S. Balayé, Paris, G-F, 1985, p. 193.

²¹ *Ibid.*, p. 85-86.

²² Les deux expressions sont unies dans une pièce d'Edward Young que citera Byron dans *La Fiancée d'Abydos* : « Âmes de feu, enfans du soleil, qui regardent la vengeance comme un devoir », *Œuvres complètes*, Paris, Ladvocat, 1820, t. I, p. 321

En revanche, pour cette communauté mystique des âmes désintéressées, plus de sacerdoce au sens propre ; plus d'utopique relève spirituelle dans le registre du pouvoir symbolique. De là une version *mélancolique* de la religiosité poétique, dont on retrouverait l'écho chez le Chateaubriand, chantre du Tasse, qui finira par écrire un jour : « Le génie est un Christ »²⁵, tout comme dans les formes, passées ou à venir, du romantisme mélancolique, de Millevoye à Lamartine : et donc, chez tous ces poètes qui, au lieu de rêver à la prise du pouvoir spirituel, se voient d'emblée en « poètes mourants », et préfèrent jouer la fable, orphique ou christique, du deuil et de l'*impouvoir* (Blanchot). Version qui déjà s'imisce sous la Restauration chez le Vigny qui chante la solitude d'âme de Moïse, chef de peuple et délégué de Dieu, saisi par la mélancolie à la vue de la terre promise : « Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire... » (1822)²⁶. Version noire du sacerdoce qu'on retrouvera, aggravée encore après 1830, chez les lamentateurs du désenchantement.

« Mission du poète »

Mais ce n'est point du tout dans ce registre-là que se situe, dès ses *Odes et poésies diverses* de 1822, cet autre héraut qui va compter beaucoup dans la redéfinition du sacerdoce poétique, avant comme après 1830 : Victor Hugo. Chez lui, comme chez ceux de son groupe natif, les poètes du *Conservateur littéraire* puis de *La Muse française* (Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, Victor Pavie), c'est dans le registre militant, responsable, agissant voire activiste, que se définit l'action pragmatique de la poésie. Si ce n'est que bien plus tard, en 1864, que l'auteur du *William Shakespeare* finira par lâcher la formule emblème qui résume toute cette longue utopie : « Écrire, c'est faire », c'est dès ses premiers pas royalistes en sacerdoce poétique qu'il récrit la partition sacerdotale du poète dans un réseau métaphorique plus conforme au catholicisme, mais aussi dans le registre de l'*agir*, presque plus que dans celui de la responsabilité. Les attributs du pouvoir — guerrier, aquilin, gigantesque —, il les concède généreusement au poète, devenu ce héros qui aspire à entrer dans l'arène. Le voici lancé dans l'espace agonistique des révolutions. Mais non sans ressources, car c'est « la Muse elle-même » qui,

D'un sacerdoce auguste armant son luth suprême,
L'envoie au monde ivre de sang [...] ²⁷.

De là, un sacerdoce missionnaire, avec retour de l'image obsédante de Moïse, mais d'un Moïse « couronné de foudres », en conférence divine avec Jéhovah sur le Sinaï. Parlant aux « peuples prosternés », sa parole luit comme un feu, et son front « porte tout un Dieu »²⁸. Aveu presque naïf des débordements auxquels pourra prêter souvent un tel imaginaire prophétique, et pas seulement chez Hugo. Car non content de son rôle de desservant sacerdotal, c'est le poète lui-même qui, dans ce chromo biblique à fort pouvoir irradiateur, est porté à endosser les attributs

²³ « Les artistes, & en général les gens à talents, passent pour ne rien entendre à l'économie. Ce froid bon sens qui s'exerce sur de petites choses, & à tous les instants, ne peut entrer dans ces têtes exaltées, dans ces âmes de feu : aussi vous les voyez tantôt fortunés, tantôt misérables », *L'Esprit des journaux, françois et étrangers*, 1788, p. 278. Voir aussi pour cette expression caractéristique du préromantisme : « Frédéric avait reçu du ciel, une de ces âmes de feu qui, toujours actives, demandent un aliment continuel. Ce sont les âmes de cette espèce qui font les grands hommes dans tous les Genres », *Vie de Frédéric, roi de Prusse. Accompagnée d'un grand nombre de Remarques, Pièces justificatives & Anecdotes, dont la plupart n'ont point encore été publiées*, t. IV : *Vie privée et littéraire*, Strasbourg, Treutel, 1787, p. 2.

²⁴ *Corinne*, *op. cit.*, p. 355.

²⁵ À propos du Tasse, c'est ce qu'a fini par écrire l'auteur du *Génie du christianisme* (IV, VIII, 3 ; G-F, t. II, p. 426), « parodiant sans y prendre garde le titre de son œuvre maîtresse » (Paul Bénichou).

²⁶ « Moïse, poème », *Poèmes antiques et modernes, par le comte Alfred de Vigny*, Paris, Urbain Canel, 1826.

²⁷ « Le Poète » [août 1823], *Nouvelles Odes*, OC, CFL, t. II, p. 481.

²⁸ *Ibid.*

symboliques et physiques du divin. C'est lui qui, de prêtre, inspiré par Dieu²⁹, à tendance à se hausser en personne jusqu'au piédestal de la divinité, jusqu'à se revendiquer Dieu³⁰.

Dès le début des années 20, ce sacerdoce missionnaire trouve ses formules et ses emblèmes. Déjà cette notion promise à une grande diffusion après 1830, la « mission du poète », est au rendez-vous, même si, pour l'instant, les missions que la Congrégation entreprend pour rechristianiser les campagnes la lestent de connotations parasites. « Chante, juge, bénis : ta bouche est inspirée », ordonne Hugo au poète en lui demandant d'accomplir sa « mission sacrée »³¹. Le même Hugo rend hommage aux poètes qui, comprenant « l'étendue de leurs devoirs et la hauteur de leur mission, [...] savent user, pour le bonheur des peuples, de la littérature, cette voix puissante au moyen de laquelle un individu parle à une société »³². Selon Alexandre Soumet, « les lettres sont aujourd'hui comme la politique et la religion » ; aussi est-il naturel qu'elles aient « leur profession de foi ». Aux écrivains, donc, de « se réunir, comme les prêtres d'un même culte, autour des autels de la vérité ». Eux aussi alors auront droit à leur « leur sainte-alliance »³³.

L'idée que le poète est un prêtre est partout chez les poètes de ce groupe, sans qu'on se pose beaucoup la question de son rapport avec l'autre prêtre, le vrai. Alliance ou surenchère ? Les deux à la fois souvent. Mais on devine que, même dans ce camp-là, l'infusion de religiosité dans la poésie, au profit de la figure du poète, l'emporte sur la poétisation du religieux.

« Le poète a charge d'âmes »

La fin de la Restauration puis les lendemains de 1830 voient se transformer mais non s'interrompre une telle rhétorique qui, pendant une dizaine d'années déjà, s'est complu à rendre interchangeables les mots de la poésie et ceux de l'autel. Demeure aussi le geste essentiel qui voit le poète continuer à rêver de prendre la relève du prêtre, d'autant plus déconsidéré désormais que dérivent sur les boues de la Seine les livres de la Bibliothèque de l'Archevêché (1831) et que Lamennais, prêtre héros, fer de lance d'un néo-catholicisme en gestation, rompt avec Rome (1832). De quoi autoriser Hugo à l'encourager à user « comme prêtre, de cette belle part de pouvoir spirituel [qu'il a] conquise comme écrivain »³⁴.

Si le romantisme hugolien se veut alors, par une évolution politique accélérée, le « libéralisme en littérature »³⁵, il reste hanté par l'emprise du religieux, dans ses insignes comme dans son *ethos*. Après avoir chanté dans *Les Feuilles d'automne* le poète qui fait « acte de poésie entre deux émeutes » (1831), après s'être amusé aussi à se peindre un temps sous les traits bouffons de Gringoire dans *Notre-Dame de Paris* (1831), c'est du côté d'une religion épurée, à la fois magistrature et sacerdoce, que Hugo se cherche une identité auctoriale : Hugo poète, auteur d'*Odes*, mais désormais aussi Hugo dramaturge qui rêve de parler au « peuple » (et non plus au

²⁹ Ainsi lorsque le jeune Hugo s'émerveille devant Lamartine : « On dirait que Dieu même, inspirant ton audace, / Parfois dans le désert t'apparaît face à face / Et qu'il te parle avec la voix ! », « À M. de Alphonse de Lamartine » (1825), *Odes et Ballades*, OC, t. II, p. 719.

³⁰ Ainsi dans telle formule de la Préface de *Cromwell* (1827) : « Comme Dieu, le vrai poète est présent partout à la fois dans son œuvre », OC, CFL, t. III, p. 72.

³¹ « Mais qu'importe accomplis ta mission sacrée / Chante, juge, bénis : ta bouche est inspirée / Le seigneur en passant t'a touché de sa main », « À M. de Alphonse de Lamartine » (1825), *Odes et Ballades*, OC, CFL, t. II, p. 719.

³² « Poèmes. — *Hélène, la Fille de Jephté, le Somnambule, le Bal, la Prison, le Malheur*, etc. », *Le Réveil*, 25 septembre 1822, OC, CFL, t. II, p. 41.

³³ Alexandre Soumet, « *Nouvelles Odes*, par Victor-M. Hugo, avec cette épigraphe : *Nos canimus surdis* », *La Muse française*, 9^e livr., mars 1824, OC, CFL, t. II, p. 161.

³⁴ Victor Hugo, lettre à Lamennais, 7 septembre 1830, OC, CFL, t. IV, p. 1003.

³⁵ La formule se trouve en février 1830, dans la « Lettre-Préface aux éditeurs des *Poésies* de feu Charles Dovalle » : « Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le libéralisme en littérature. [...] La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques » (OC, CFL, t. III, p. 1083).

public) du haut de cette autre chaire : la scène³⁶. De manière étonnamment synchronique, la mutation humanitaire du grand romantisme français se fait dans les années 1833-1834, au moyen de trois textes phares : la préface de *Lucrèce Borgia* où Victor Hugo lance la formule célèbre : « Le poète a charge d'âmes » (février 1833)³⁷ ; ce manifeste que forment les « Destinées de la poésie » de Lamartine (mars 1834)³⁸ ; et, la même année, la préface de *Chatterton* de Vigny (« Dernière nuit de travail », rédigée en juin 1834), qui pose le grand écrivain responsable, d'allure paternelle et conducteur de peuples, face à l'« homme de lettres » *faiseur*, tout comme face au « poète » céleste et meurtri, victime suicidaire à la Chatterton. Mutation qu'accompagnent tous ces humanitaires, saint-simoniens, républicains, néo-catholiques — les « Prophètes », comme les appelle Paul Bénichou —, qui font dialoguer le « Prêtre » avec l'« Artiste », selon le mot fanion qui l'emporte désormais. Face à une monarchie bourgeoise encore plus désacralisée que l'autre, ils s'entendent pour revendiquer une fonction de direction spirituelle, tout autant pour les écrivains et les artistes que pour ces autres poètes ou « artistes d'âme » que se veulent les fondateurs de nouvelles religions, Enfantin en tête... Mais si ce sont les saint-simoniens qui guignent avec le plus d'insistance sur les insignes du religieux, et scellent l'alliance du prêtre et du poète³⁹, le lecteur de la *Revue républicaine* (1834-1835) comme celui de la *Revue du progrès* (1839-1841) ne peut manquer de constater cette étrange évidence : que les républicains eux-mêmes, en tout cas les républicains « tricolores » (Marx), n'éprouvent nulle gêne à parer leurs héros intellectuels des prestiges du sacerdoce. C'est que ces mots sacramentels ne sont pas sentis comme exclusivement marqués par l'emprise des religions instituées, mais comme faisant partie d'un trésor œcuménique commun. Ainsi Étienne Arago peut-il promettre aux artistes de la société républicaine qu'ils seront traités en pontifes, avec des avantages financiers non négligeables : « La république [...] ferait d'eux ses pontifes après qu'ils auraient été ses apôtres ; or, il n'est pas à notre connaissance qu'aucun culte ait fait faire maigre chère à ses prêtres. »⁴⁰ Selon des formules répétées à satiété, à l'art comme Industrie s'oppose alors l'idéal de l'art comme Sacerdoce⁴¹, au moment même où « l'Art social » éprouve le besoin de se démarquer de ce nouveau venu dans le champ littéraire des années 1833-1834, « l'art pour l'art »⁴². D'où le double front ouvert par le romantisme humanitaire : contre les « industriels » de la presse et contre les « formistes », « stylistes » et « fantaisistes ».

36 Voir par exemple tel propos de *Littérature et philosophies mêlées* (1834) : « Il va parler aux masses du haut de la scène », OC, CFL, t. V, p. 34.

37 *Lucrèce Borgia*, Paris, Eugène Renduel, 1833, p. x.

38 Ses *Œuvres* complètes paraissent chez Renduel avec ce texte pour préface, et un extrait en est publié dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 mars 1834 (p. 682-694).

39 « [...] la mission du poète, comme celle du prêtre, a toujours été d'entraîner les masses vers la réalisation de l'avenir qu'il chantait ou qu'il prêchait, dont eux-mêmes étaient les plus puissants interprètes, parce qu'ils en étaient le plus fortement animés : l'avenir confondra ces deux fonctions en une seule, car la plus haute poésie sera en même temps la prédication la plus puissante », *Doctrine de Saint-Simon. Exposition* : 1re année, 2e. éd., Paris, au bureau de *L'Organisateur*, 1830, p. 385.

40 Étienne Arago, « La République et les artistes », *Revue républicaine*, juillet 1834, t. II, p. 28.

41 Dans son *Histoire de dix ans*, Louis Blanc critique ainsi l'abaissement du prix des journaux pratiqué par Émile de Girardin : « On changeait en un trafic vulgaire ce qui est une magistrature et presque un sacerdoce ; on venait proposer de rendre plus large la part faite jusqu'alors, dans les journaux, à une foule d'avis menteurs, de recommandations banales ou cyniques, et cela aux dépens de la place que réclament la philosophie, l'histoire, les arts, la littérature » (*Histoire de dix ans 1830-1840*, Paris, Pagnerre, 1840-1844, t. V, p. 59-60). Louis Blanc fait ainsi écho à Hugo qui avait écrit en 1834 : « [...] la fonction du poète dramatique sera plus qu'une magistrature et presque un sacerdoce », *Littérature et philosophie mêlées*, Paris, Eugène Renduel, 1834, p. xlvii.

42 Quelques apparitions fugaces avant ces dates. Mais l'expression prend tout son sens sous la plume des adversaires de cette conception autonomisée de l'art, en 1833-1844. Voir par exemple la nouvelle préface de la *Revue encyclopédique*, t. LX, datée de 1833, mais parue au milieu de 1834 : « [...] si, en littérature, nous repoussons obstinément la théorie de l'art pour l'art, si nous n'adorons pas ce Moloch absurde, sans cœur et sans entrailles, que l'égoïsme de certaines organisations a enfanté dans ces derniers temps, c'est que nous ne séparons pas l'art de son but social [...] » (p. xix).

Impossible ici de suivre les différentes phases et les thématiques d'une telle idéologie, à emprise d'autant plus ample qu'elle tend à se réduire au sempiternel ronron de quelques slogans : « mission du poète », « religion littéraire », « sacerdoce de l'écrivain », etc. Plutôt que de montrer avec Bénichou comment aux prophètes succèdent les Mages, seul Hugo, « fonctionnaire de Dieu », réussissant vraiment, par des formules éblouissantes à donner une vitalité poétique à son « pontificat de l'infini », envisageons ici la chose en contrepoint, à partir de trois points de vue extérieurs : celui des historiens, celui des satiriques, celui des désenchantés de l'après 1830.

Le sacerdoce littéraire mis en Histoire

En matière de « mise en histoire » de la sacralisation de la littérature, on peut distinguer là aussi deux étapes : avant et après 1830. Dès la fin du XVIII^e siècle, ce sont plutôt des ancêtres mythiques qu'on cherche dans les poètes légendaires tels qu'Homère et Ossian, les « deux aveugles », ou encore dans les « poètes législateurs ». Il s'agit nimer le poète-chantre, pour l'instant purement programmatique, de la magie des origines. Ainsi voit-on Court de Gébelin admirer le « monde primitif » qui « eut toujours de sages Instituteurs, Prêtres, Rois, Législateurs, Poètes & Musiciens, sublimes, qui ne cessoient d'encourager les hommes au travail », « sages, animés d'un feu divin », « qui pour frapper leur imagination, employoient des allégories ingénieuses, des peintures, des fictions, des énigmes charmantes »⁴³. De même, plus tard, Fabre d'Olivet continue de montrer comment chez les Hellènes les poètes, et spécialement Orphée, « à la fois prêtre, médecin, poète, législateur », ont eu la tâche de fonder une « nouvelle civilisation », et de « fixer sur le sol [d]es tribus jusque là errantes »⁴⁴.

Dans les années 1800, pour comprendre la nature du pouvoir social des philosophes du siècle précédent, Dussault, critique royaliste, antiphilosophe, a recours de manière inattendue à la métaphore religieuse⁴⁵ :

La littérature devint une espèce de sacerdoce et l'homme de lettres une espèce de prêtre qu'on envisageait avec une vénération religieuse. Les gens de lettres profitèrent de cette superstition nouvelle dont peut-être ils étaient eux-mêmes un peu dupes ; les uns ne parlaient que d'un ton inspiré aux grands qui croyaient s'honorer en les admettant dans leur société ; les autres payaient le dîner qu'on leur donnait avec l'insolence la moins déguisée...⁴⁶

Déjà l'interprétation que Tocqueville formulera dans les années 50, sans avoir recours quant à lui à cette notion de sacerdoce pour expliquer la séduction exercée par les philosophes sur l'opinion aristocratique et leur prise subséquente du pouvoir spirituel. Déjà aussi la conception de l'histoire qu'on retrouvera sous la plume d'Auguste Comte, non pas encore dans ses articles du *Producteur* (1825-1826), mais dans son *Cours de philosophie positive* (1841) où il insiste sur l'importance, nocive selon lui, de l'« avènement social de la classe des littérateurs », qui a eu lieu au siècle précédent. C'est alors, écrit-il, que « les poètes et les artistes sont [...] rapidement parvenus à être en quelque sorte érigés spontanément à beaucoup d'égards, en chefs spirituels des populations modernes »⁴⁷.

43 Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne considéré dans son génie allégorique et dans les allégories auxquelles conduisit ce génie, Paris, chez l'auteur, 1773-1782, t. VIII, p. 55.

44 *Études littéraires et philosophiques universelles. De la poésie primitive et de la poésie tragique des Grecs*, 2e éd., Paris, Hachette, Treutel et Wurz, 1835, p. 5.

45 Métaphore qu'on retrouve chez le libéral Kératry, évoquant aux lendemains de 1830, l'homme de lettres des siècles antérieurs : « C'était en même temps une profession et un sacerdoce qu'il exerçait », « L'homme de lettres d'autrefois », *Paris ou le livrer des Cent-et-un*, Paris, Ladvocat, t. II, 1832, p. 416.

46 [Jean-Joseph Dussault](#), « Discours en vers sur l'Indépendance de l'Homme de Lettres, par M. Millevoye », *Journal des Débats*, 6 janvier 1806, *Annales littéraires ou Choix chronologique* des principaux articles insérés par M. Dussault dans le « *Journal des Débats* », Paris, Maradan et Lenormant, 1818, t. II, p. 18

47 *Cours de philosophie positive*, Paris, Bachelier, 1842, t. V, p. 729 et t. VI, p. 221.

En revanche, c'est en regardant du côté de la métaphore royale et non plus religieuse que Lamennais (cité par Hugo en épigraphe)⁴⁸ célèbre ces rois sans ancêtres et sans postérité que sont les génies. Rois « élus par les événements auxquels ils doivent commander », mais qui « règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées » et qui sont la « dernière ressource des peuples éteints »⁴⁹. Ce qui suppose une histoire universelle écrite en forme d'eschatologie. Une histoire dont la dimension tragique est bien plus prononcée chez Lamartine, lorsqu'il s'exclame, après 1830 :

Les nations n'ont plus ni barde ni prophète,
Pour enchanter leur route et marcher à leur tête.
Un tremblement de trône a secoué les rois...⁵⁰

Ce qui nous rappelle à quel point les deux décadences, celles de la Religion et celle de la Royauté, sont communément mises en parallèle dans toutes ces fresques qui ordonnent le grand récit historico-mythique de l'accession de la littérature aux fastes du pouvoir spirituel.

Après 1830, ce sont d'abord les écrivains eux-mêmes, engagés à titre personnel dans le processus de sacralisation de la littérature, qui ont tendance à l'inscrire dans l'Histoire, comme pour mieux s'assurer du prestige de leur fonction par la noblesse du lignage dont ils se disent les héritiers. Mais cela sans véritable élaboration historique de leur part, et au moyen de formules slogans qui clament l'accès de la classe intellectuelle moderne à un pouvoir spirituel laissé vacant.

Ainsi procède Vigny, qui mitraille dans son Journal :

L'art est la religion, le spiritualisme moderne⁵¹.
Les prêtres de la société actuelle sont les Poètes, les peintres, les statuaires, etc.⁵².
Les Pères de la pensée valent bien les Pères de l'Église⁵³.

avant de rendre hommage aux « Têtes pensantes qui parlent aux nations », et qui, « au-dessus de toutes les ruines faites par nos révolutions, et de tous les abaissements faits par nos démocraties, s'élèvent de plus en plus »⁵⁴. Ce qui ne l'empêche pas, dans ses moments de pessimiste, de se plaindre que le poète n'ait plus à exercer « le plus petit pontificat ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens », comme c'était le cas « sous le ciel de la Grèce »⁵⁵.

Ainsi procède Hugo lorsque, militant opportuniste plus qu'historien, il célèbre l'Académie française comme étant « un des principaux centres de ce pouvoir spirituel qui a cessé d'appartenir

48 « Le Génie. À M. de Chateaubriand » [juillet 1820], *OC*, CFL, t. I, p. 795.

49 « Les circonstances ne forment pas les hommes, elles les montrent, elles dévoilent pour ainsi dire la royauté du génie dernière ressource des peuples éteints. Ces rois qui n'en ont pas le nom mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées sont élus par les événements auxquels ils doivent commander. Sans ancêtres et sans postérité, seuls de leur race, leur mission remplie ils disparaissent en laissant à l'avenir des ordres qu'il exécutera fidèlement », Félicité-Robert de Lamennais, *Réflexions sur l'état de l'Église en France pendant le dix-huitième siècle*, Paris, Tournachon-Molin et H. Seguin, 1819, p. 570-571.

50 Lamartine, « Réponse aux adieux de sir Walter Scott à ses lecteurs, épître familière » (1832), *Œuvres poétiques*, éd. M.-Fr. Guyard, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, p. 535.

51 *Journal d'un poète*, 7 février 1837, *Œuvres complètes*, éd. F. Baldensperger, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, t. II, p. 1058.

52 *Journal d'un poète*, 13 octobre 1837, *ibid.*, t. II, p. 1079.

53 *Journal d'un poète*, janvier 1838, *ibid.*, t. II, p. 1096.

54 « De Mlle Sedaine et de la propriété littéraire », *Revue des Deux Mondes*, 15 janvier 1841, t. XXV, p. 243.

55 *Stello* [1832], *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 627.

exclusivement à l'Église »⁵⁶, ou juge, à même la Révolution de 1830, qu'elle est « la victoire du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel »⁵⁷.

Ainsi procède Nodier qui se félicite en langage académique que dans une époque où « les croyances » ayant été « ébranlées par l'ignorante malignité des sophistes ont perdu leur autorité salutaire sur la multitude », ce soit dans les « nobles mains » des grands écrivains que « la providence des sociétés a[il] placé le sacerdoce », leur accordant ainsi un « ministère d'élection qui leur donne le sceptre des âges »⁵⁸.

Ainsi enfin procède Balzac, soit que lui aussi envisage la succession des forces qui ont tour à tour exercé dans l'histoire le pouvoir spirituel, pour déboucher sur la force intellectuelle⁵⁹, soit que, en 1834, il déclare dans une formule éclatante de la Dédicace d'un livre projeté, *Le Prêtre catholique* : « Aujourd'hui l'écrivain a remplacé le prêtre »⁶⁰. La même année, dans sa « Lettre aux écrivains français », il élargit les bases de ce pontificat de l'avenir en y adjoignant les savants et les artistes : « La civilisation n'est rien sans l'expression. Nous sommes, nous savants, nous écrivains, nous artistes, nous poètes, chargés de l'exprimer. Nous sommes les nouveaux pontifes d'un avenir inconnu, dont nous préparons l'œuvre. »⁶¹

Plutôt qu'en historiens, les grands romantiques se comportent ainsi en mythologues attachés à proposer une version épique de leur propre montée en puissance collective. Démarche que complètent, dans le même esprit de célébration, les synthèses historiques des journalistes d'obédience humanitaire. Soit que comme Félix Pyat, ils déclarent : « L'art est presque un culte, une religion nouvelle qui arrive bien à propos, quand les dieux s'en vont, et les rois aussi. L'argent même, ce pouvoir de notre temps, est forcé de reconnaître une force rivale. »⁶² Soit que, tels Alexandre Saint-Chéron, ils dressent une fresque historique explicative qui complète l'analyse du journaliste du *Petit Poucet*. Ce gendre de Bazard propose en effet une chronologie de l'ascension de la classe intellectuelle au pouvoir social, rendue possible par la dégénérescence des anciens pouvoirs :

56 *Discours de réception à l'Académie française*, 3 juin 1841, OC, CFL, t. VI, p. 162.

57 Victor Hugo, lettre à Lamennais, 7 septembre 1830 : « Tout ce qui se fait maintenant est beau parce que c'est le triomphe de l'intelligence sur la force. Cette révolution de juillet, c'est la victoire du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel », OC, CFL, t. IV, p. 1003.

58 « C'est dans leurs nobles mains [celles des grands poètes] que la providence des sociétés a placé le sacerdoce [...] c'est un caractère religieux et solennel, auguste et sacré que celui dont la nature a investi les grands écrivains. C'est un ministère d'élection qui leur donne le sceptre des âges. Notre vieille mythologie nationale avait figuré leur empire par cet Hercule Gaulois qui tient tous les peuples enchaînés à sa parole. La littérature est l'interprète des nobles sentiments. Elle est faite pour diriger les nations dans leur marche et non pour les suivre dans leurs égarements », Charles Nodier, « Discours de M. Charles Nodier prononcé le 26 décembre à l'Académie française », *Revue de Paris*, décembre 1833, t. LVII, p. 310.

59 « Aujourd'hui, notre société, dernier terme de la civilisation, a distribué la puissance suivant le nombre des combinaisons, et nous sommes arrivés aux forces nommées industrie, pensée, argent, parole. Le pouvoir n'ayant plus alors d'unité, marche sans cesse vers une dissolution sociale qui n'a plus d'autre barrière que l'intérêt. Aussi ne nous appuyons-nous ni sur la religion, ni sur la force matérielle, mais sur l'intelligence », *La Peau de chagrin, La Comédie humaine*, éd. P.-G. Castex, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. X, 1979, p. 103-104.

60 « Aujourd'hui, l'écrivain a remplacé le prêtre ; il prend la lumière sur l'autel et la répand au sein des peuples [...] il console, il maudit, il prie, il prophétise. Sa voix ne parcourt pas seulement la nef d'une cathédrale, elle peut résonner d'un bout du monde à l'autre. L'humanité devient son troupeau, écoute ses poésies, les médite [...] Une feuille de papier, frêle instrument d'une immortelle idée, peut niveler le globe [...] Le pontife de cette terrible et majestueuse puissance ne relève donc plus ni des rois, ni des grands, il tient sa mission de Dieu », « Envoi » du *Prêtre catholique* à Mme Hanska [1834], *ibid.*, t. XII, 1981, p. 802-803.

61 « Lettre aux écrivains français du XIX^e siècle » [1834], *Œuvres diverses*, éd. R. Chollet et R. Guise, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, 1996, p. 1251.

62 Félix Pyat, « Les Artistes », *Nouveau Tableau de Paris au XIX^e siècle*, Paris, Vve Béchét, t. IV, 1834, p. 4.

C'est au milieu du XVIII^e siècle que l'artiste, et surtout le poète, l'homme de lettres, commencent à s'élever avec indépendance au-dessus des gouvernements, de toutes les classes, de la société entière, et envahissent une influence dominatrice sur toute l'époque. Il est vrai, on les envoie à la Bastille, en exil; ils ne vivent encore que des pensions de cours, des gratifications des nobles et des financiers; mais peu importe ! À l'artiste la première place ! à l'artiste le pouvoir !

C'est que toutes les anciennes puissances sont mortes. Le guerrier féodal a usé jusqu'à la garde la lame de son épée, dans ses combats à outrance contre le peuple et la royauté; la royauté elle-même s'est épuisée dans la lutte; elle expire d'impuissance et de débauche. Le prêtre ne sait plus parler de Dieu; Luther lui a ôté la parole sympathique avec la tiare : une pensée nouvelle est née, elle est née avec Luther; elle a grandi avec Bacon, Descartes, Spinoza ; [...] la voilà souveraine du siècle, dans la personne d'un poète, de Voltaire !

Non, jamais l'art par la poésie, le drame, le roman, par toutes les formes de la littérature, n'avaient [sic] encore exercé cette autorité dominatrice et universelle; jamais l'artiste n'était parvenu à cette influence populaire, qui le rendaient le roi, le directeur de la société. Quand tous les vieux pouvoirs de l'église et de l'état n'en pouvaient plus, étaient méconnus, baffoués [sic], celui de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, embrassait la vie tout entière de leur époque, et la gouvernait.⁶³

Le sacerdoce littéraire sous les feux de la satire

Mais il est bientôt d'autres manières, bien moins amènes, d'envisager à rebours, non cette ascension sociale épique mais les prétentions des poètes contemporains au sacerdoce. Dès 1833, un collaborateur de la *Revue de Paris* dénonce la complaisance de la critique « à reconnaître de prétendus apostolats » de prétendues « missions de poètes » en contradiction avec ces autres grands mots « d'individualité » et « d'indépendance artistique appliqués à je ne sais combien de médiocrités imberbes ou caduques »⁶⁴. Mais c'est surtout la *Revue des Deux Mondes*, par la plume de ses critiques patentés, Charles Louandre, Saint-René Taillandier, Émile Montégut, qui se charge de dénoncer systématiquement l'infatuation des grands romantiques contemporains. Là où Louandre, en statisticien littéraire, se plaît à dater de 1830 la période où « la mélancolie fut remplacée par l'ambition » et « où « les poètes, devenus humanitaires, affichèrent la prétention de gouverner le monde », Saint-René Taillandier⁶⁵ rappelle avec ironie le temps

[...] où le poète, cette chose légère, est devenu tout à coup un personnage solennel. On a vu les artistes les plus épris de la beauté extérieure, les plus indifférents à l'âme et aux idées, se composer subitement une sublime attitude de penseur mystérieux et souverain. Prêtre, législateur, homme d'État, le poète réunissait en lui toutes les puissances de l'esprit, il était la raison première et dernière, il était l'hiérophante suprême. [...] ce maître de la forme et de la couleur, s'est persuadé un jour qu'il remplissait un sacerdoce providentiel.

On ferait un recueil singulièrement curieux de toutes les strophes sonores, de toutes les interpellations adressées au poète, à cet être suprême, divin, irresponsable, médiateur entre la Divinité et l'homme.

Cette confiance à la fois emphatique et naïve a dû révolter bien des esprits.

[...] cette foi des écrivains dans leur importance sociale sembla leur donner des privilèges inouïs et des dispenses miraculeuses : ils crurent de la meilleure foi du monde qu'ils pouvaient se passer du travail. [...] S'attribuer une mission supérieure, et se croire dispensés du travail, faire d'ambitieux préfaces pour des livres qui n'existaient pas, s'asseoir sur le trépied prophétique et balbutier des lieux communs puérils, cela devint bientôt une maladie contagieuse. Qui ne se rappelle avec quels pompeux enfantillages les hommes d'imagination réclamaient leur place à côté des hommes d'état ?

63 *L'Artiste*, 2 septembre 1832, t. IV, p. 52.

64 H.-C. de Saint-Michel, « Les Poètes du trimestre », *Revue de Paris*, juin 1833, p. 314.

65 Saint-René Taillandier, « Simples essais d'histoire littéraire. La littérature et les écrivains en France depuis dix ans », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1847, p. 973-974.

Et d'ironiser sur le « prodigieux abus de ces mots sacramentels : mission de l'art, sacerdoce de l'art, ouvriers de la pensée »⁶⁶. Dénonciations reprises en 1851 par Émile Montégut, qui prend en particulier pour cible le discours de réception à l'Académie française de Victor Hugo, en 1841⁶⁷.

Ainsi, ce devient à son tour un stéréotype que la dénonciation de toutes cette phraséologie qui clame le sacerdoce littéraire. « Est-ce bien le moyen de ramener la foule au culte de la Muse, que de lui parler sans fin des douleurs et du *sacerdoce* du poète, du *calvaire de l'art*, de la *robe de Déjanire* portée par le génie ? », interroge un critique de la *Revue de Paris* en 1839⁶⁸. En 1842, un journaliste du *Semeur* se félicite que le poète dont il rend compte ne prétende « concourir [...] ni aux progrès du siècle ni au développement de l'humanité ». « Il ne se propose pas un grand but social ; il ne songe pas à parcourir une vaste sphère humanitaire ». Et de s'en prendre en revanche aux « poètes contemporains » : « On dirait à les entendre que chaque chanson doit renouveler le monde, [...] et que chaque poète est un législateur. »⁶⁹ Ironies qu'on retrouve dans une préface d'Ulrich Guttinguer qui s'en prend au cliché de la « mission du poète »⁷⁰, et outre-Manche sous la plume de Thackeray, qui se rit de ces « misérables scribouillards imberbes » qui clament la « sainteté of the *sacerdoce littéraire* »⁷¹, tandis qu'Edmond Texier se moque du « poète humanitaire », « homme *fatal*, qui travaille chaque jour à l'accomplissement d'une mission sociale et providentielle, [...] prophète de l'avenir que Dieu a envoyé pour débarrasser le vaste champ de l'humanité des ronces de l'erreur et des broussailles de la pensée »⁷² ...



Plus que tous les autres poètes, l'Humani-

En fait, de telles dérisions, communes au début des années 40, ont commencé bien avant. C'est de 1832 que date une « centilogie en trois actes » publié par Scipion Marin, satire dialoguée à laquelle il donne pour titre : *Le Sacerdoce littéraire ou le gouvernement des gens de lettres*⁷³. On y assiste à un congrès de littérateurs formé de deux bandes, le clan Hugo et la pléiade marseillaise autour de Barthélemy, Méry, Rey-Dussueil. Non contents de proclamer la supériorité spirituelle des

66 *Ibid.*, p. 987.

67 Voir Émile Montégut, « De la vie littéraire depuis la fin du XVIII^e siècle », *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1851, t. X, p. 102.

68 « Une voix de plus, par M. Auguste Desplaces », *Revue de Paris*, mai 1839, t. V, p. 342.

69 « Mes Premières Ailes. Poésies, par M. Gustave Chatenet, Paris, 1842, Garnier frères », *Le Semeur*, 1842, t. XI, p. 96.

70 « Encore, disent les desservants du temple de l'estimable divinité aux petites ailes, encore, poètes, si vous aviez une mission ? Il est vrai, on a beaucoup parlé dans ces temps avancés de la mission du poète ; nous croyons même qu'une académie a proposé un prix dont le prétexte sera cette mission », Ulric Guttinguer, *Les Deux Âges du poète*, Paris, Charpentier, 1844, Préface, p. xiii-xiv.

71. « [...] there is scarce a beggarly, beardless scribbler of poems and prose, but tells you, in his preface, of the sainteté of the *sacerdoce littéraire* ; or a dirty student, sucking tobacco and beer, and reeling home with a grisette from the chaumière, who is not convinced of the necessity of a new "Messianism"[...] », William Makepeace Thackeray, *The Paris sketch book of Mr. M. A. Titmarsh*, Londres, Caxton publishing, 1840, p. 191.

72 Sylvius [Edmond Texier], *Physiologie du poète*, Paris, Laisné, Aubert, Lavigne, 1842, p. 41.

73 Scipion Marin, *Le Sacerdoce littéraire ou le Gouvernement des hommes de lettres : centilogie en 3 actes*, par M. Aristophane, citoyen de Paris, Paris, Vimont, 1832, VIII-80 p. in-8°.

écrivains, les deux groupes veulent prendre le pouvoir, exercer le gouvernement, ainsi que le clame leur slogan : « À la puissance morale la puissance politique, à l'écrivain la sommité hiérarchique ; sans quoi luttés, combats d'idées dans le monde, désorganisation, inharmonie et ce qui s'ensuit. » Après Hugo, c'est son féal, Sainte-Beuve, qui appuie de telles revendications sur une analyse du malaise social du jour :

« Tout l'ordre social est dans une fausse position ; il s'agite, il se tourne, il se tourmente, et ne se doute pas de la cause de son malaise. Cette cause la voici :

« Deux sacerdoce existent : l'un inutile, inerte, sans influence, sans pouvoir de persuasion ; son temps est fait ; il est en dehors des idées : c'est le sacerdoce tonsuré, célibataire ; sacerdoce que je n'appellerai pas momie, attendu qu'il mange d'assez jolis millions au budget.»

(Mouvement d'hilarité.)

« L'autre sacerdoce, sacerdoce vivace, militant, persuadant, menant tout à son gré, plein d'omnipotence, de sève, de vigueur, influant sur toute chose et sur toutes les classes : c'est le sacerdoce des hommes de lettres. »

À lui donc le pouvoir, sans plus attendre. D'où grand concile des intelligences à prétention gouvernementale, convoqué dans les locaux de la *Revue de Paris*, afin d'unir les factions. Concile mis en déroute par une descente de police, menée par le préfet de police Gisquet, au cours duquel sont arrêtées plusieurs « demoiselles gens de lettres »...

Si l'on oublie les visibles faiblesses de cette bouffonnerie, ce qu'elle exprime avec la netteté simplifiante que permet l'angle satirique, c'est que l'ambition sacerdotale des écrivains ne viserait pas seulement la construction de nouvelles valeurs, mais la prise de pouvoir. Dans ce mixte de religieux et de politique qui se joue depuis le début du siècle dans les diverses versions de l'utopie du sacerdoce de l'écrivain, le politique alors l'emporte, bien plus que le désir de spiritualité, la religion apparaissant ainsi comme le masque avantageux d'une ambition d'un autre ordre que le satirique met à nu.

« Dieu est mort ! Le ciel est vide »

Resterait enfin à lancer la troisième partie de mon programme : quels sont les avatars de la sécularisation du sacerdoce chez les écrivains de la génération du désenchantement ? S'il est un premier trait qui les caractérise, c'est l'abandon de l'ambition politico-religieuse de leurs grands aînés. En proie à la désillusion, s'ils continuent de chercher emblèmes et ressources du côté du religieux, ce n'est plus en tout cas dans le registre du pouvoir spirituel. Ils ne collaborent plus aux grands récits mythiques qui ont fondé le romantisme humanitaire. Si sous les rires de Voltaire (Musset) ils ont perdu la foi catholique, ils ont aussi perdu cette autre foi. Eux aussi participent à leur manière à la déconstruction satirique du sacerdoce littéraire. Musset tourne en ridicule un poète humanitaire raté sous les traits d'un des pauvres diables de « Dupont et Durand » (1838)⁷⁴. Gautier affecte de confondre utilitaires et humanitaires dans la préface de *Mademoiselle de Maupin* (1835). Dans celle des *Jeunes-France* (1833), il annonce qu'il renonce à être Dieu : entendons aux prétentions abusives des Mages à se hausser à la majesté suprême, qu'il ridiculise en les exagérant à plaisir, pour mettre à nu l'obscur désir qui sous-tend l'entreprise. Et voici enfin que Baudelaire, dans le secret de ses journaux intimes, opère la *détronisation* (Bakhtine) de « Hugo-sacerdoce » : il « a toujours le front penché, - trop penché pour rien voir, excepté son nombril » (*Fusées*).

S'ensuit une tout autre version du rapport *littérature-religion*, marqué par le vécu de ces « enfants du siècle » que sont les poètes du désenchantement. Laisant le rôle de « Pères de la pensée » aux grands romantiques humanitaires, eux, les Fils — Nerval, Musset, Gautier, Lassailly, O'Neddy — se sentent les contemporains de la mort des Dieux.

74 Alfred de Musset, « Dupont et Durand », *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1838.

Avec le Rolla de Musset (1833), ils s'exclament :

Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte :
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.

Comme Gautier, ils se croient l'objet des sarcasmes d'un Christ railleur et d'un Dieu cruel :

Le Christ, d'un ton railleur, tord l'éponge de fiel
Sur les lèvres en feu du monde à l'agonie,
Et Dieu, dans son Delta, rit d'un rire cruel (« Ténèbres », 1838).

Comme Nerval, ils sont portés à mettre Jean Paul en épigraphes funèbres :

Dieu est mort ! le ciel est vide...
Pleurez ! enfants, vous n'avez plus de père !
JEAN PAUL
(« Le Christ aux Oliviers », 1841-1844)

Et ils ont tendance à rêver à une nouvelle forme de religion littéraire, valant pour ces temps de « coucher du soleil romantique ». Le héros n'en sera plus le missionnaire littéraire triomphant, ennobli par son inscription dans la « légende des siècles », mais le Fils exclu, ostracisé, pire, lui-même coupable de son exil et de sa foi perdue. Conscient d'appartenir à un « siècle critique »⁷⁵, en proie à une désymbolisation tragique, à une époque où la seule divinité qui reste est la pièce de cent sous, où la croix n'est plus que deux bouts de bois à angle droit (Musset), et où la seule Bible qui reste — Bible en miettes — est la page de journal. Ce fils poétique revit en boucle l'abandon du mont des Oliviers (Nerval en 1844, après Vigny en 1843)⁷⁶ en attendant de se voir sous les traits de ces héros du sacerdoce négatif que proposera Baudelaire : le « Mauvais moine », le théologien fou, l'alchimiste à l'envers qui transforme l'or en boue, le poète condamné par un « Dieu moqueur » à peindre sur les ténèbres. Voici ce Caïn tenté par les délices dandys du satanisme, témoignage emphatique d'une crise des valeurs à laquelle n'apportera quelque baume que cette « religion de l'art », impersonnelle et plus rassérénée, que va rêver la génération parnassienne, non sans encourir à son tour des critiques⁷⁷.

À elle d'édifier sa « tour d'ivoire » sur les ruines du sacerdoce littéraire dont la III^e République, pourtant, va composer son Panthéon laïque, synthétisant le sacre de l'Homme de lettres des Lumières et le sacre du poète-penseur romantique, et y ajoutant le savant comtien pour faire bonne mesure.

JOSE-LUIS DIAZ
(Paris 7-Denis Diderot)

75 Ainsi du jeune Théophile Gautier : « La Farce du Monde. Moralité » (en épigraphe à « Sous la table », *Les Jeunes-France, romans goguenards*, Charpentier, 1873, p. 1-2. Voir mon article : « Nous tous enfants perdus de ce siècle critique : la génération de 1830 par elle-même », *Romantisme*, n° 147, 2010-1, « Génération Musset », p. 13-28.

76 Le poème de Nerval paraît dans *L'Artiste*, le 31 mars 1844, sous le titre « Le Christ aux Oliviers, imitation de Jean-Paul ». « Le Mont des Oliviers » de Vigny, commencé dès 1839, a paru dans la *Revue des Deux Mondes*, le 1er juin 1843.

77 Voir par exemple celles d'Elme-Marie Caro : On « parle beaucoup de l'art et du sacerdoce de l'art mais les cultes qui s'affichent sont des cultes morts et l'on ne parle tant de la grandeur de la majesté de l'art que lorsqu'on la sent avilie et dégradée en soi-même. On veut s'étourdir du bruit de ces grands mots on veut aussi en étourdir les autres ; c'est notre siècle qui a inventé *la religion de l'art*, mot sublime s'il était autre chose que l'enseigne d'une boutique ou le mot d'ordre d'une coterie », « Études morales sur le XIX^e siècle. II. Le sensualisme dans la littérature », *Revue contemporaine*, 1854, t. XIII, p. 443.